

*Cassini-la-Croix*

RENÉ BAZIN

1104

# A L'AVENTURE

CROQUIS ITALIENS



PARIS

CALMANN LÉVY, ÉDITEUR

RUE AUBER, 3, ET BOULEVARD DES ITALIENS, 13

A LA LIBRAIRIE NOUVELLE

1891

CALMANN LÉVY, ÉDITEUR

---

DU MÊME AUTEUR

Format grand in-18

LES NOELLET. . . . . 1 vol.  
UNE TACHE D'ENCRE. (*Ouvrage couronné par l'Académie Française*). . . . . 1 —  
MA TANTE GIRON . . . . . 1 —

---

IMPRIMERIE CHAIX, RUE BERGÈRE, 20, PARIS. — 17300-8-90.

RENÉ BAZIN

---

# A L'AVENTURE

CROQUIS ITALIENS



PARIS  
CALMANN LÉVY, ÉDITEUR  
ANCIENNE MAISON MICHEL LÉVY FRÈRES  
3, RUE AUBER, 3

—  
1891

Droits de reproduction et de traduction réservés.

## AVANT-PROPOS

Il y a autant de manières de voir et de voyager qu'il y a de fantaisies, et de projets d'étude ou de plaisir, et de souvenirs même en chacun de nous. Tout ce qui change nos âmes change aussi nos yeux. En revoyant les choses, nous ne les retrouvons plus exactement les mêmes. L'intérêt qu'elles avaient hier ne ressemble point à celui qu'elles ont aujourd'hui. On croit recommencer un voyage, mais l'illusion tombe vite : on est allé dans le même pays, et c'est tout.

J'en ai fait l'expérience. Je reviens d'Italie, ravi comme la première fois, mais pour d'au-

tres raisons, avec une impression très vive, mais différente de l'ancienne. Tout de suite j'ai senti qu'il en serait ainsi. A peine le train qui m'emportait, au sortir du tunnel du Mont-Cenis, dévalait le long des Alpes dont des milliers de crocus violetaient les prés en pente, à peine aperçus les premiers mûriers enlacés de hautes vignes, les premières fermes ayant à leurs balcons des épis de maïs couleur d'or pendus en chapelets, les gaves à demi desséchés qui ne sont guère, même en automne, que des cascades de cailloux blancs, et le soleil clair sur les plaines vastes du Piémont, le doux et fort amour qui m'en était resté tréssallit au dedans de moi. Mais je ne lui appartenais plus tout entier, comme jadis. A la joie de retrouver cette campagne italienne, et les villes dont les toits de tuiles rougissaient par endroits l'horizon, se mêlaient à présent toutes sortes de questions et de désirs nouveaux.

Est-ce donc en pays ennemi que je suis entré? me disais-je. Y sommes-nous détestés comme on l'affirme, et par tout le monde? On prétend que l'état-major de Berlin donne des

ordres ou, si l'on veut, des conseils à celui de Rome ; mais le peuple aime-t-il les Allemands ? Reconnaîtrait-on la pénétration tudesque dans les écoles, dans la langue, dans les habitudes de la vie ? Que sont devenues les universités ? Florissent-elles ? Sont-elles en décadence ? Quelle influence avons-nous conservée sur la littérature et l'esprit d'une nation dont il paraît que toutes les baïonnettes sont tournées contre nous ? Joue-t-on nos pièces ? Lit-on nos livres, et lesquels ? Existe-t-il un parti français, comme certains l'ont dit ? Où sont les villes qui grandissent et les villes qui meurent ? Retrouve-t-on toujours facilement le Piémontais, le Vénitien, le Toscan, le Romain, sous l'uniforme du soldat ou la tenue de l'employé d'État ? Et dans ce coin touché par un rayon d'Orient, en quoi consiste l'irrédentisme, quelle importance a-t-il ? Quels sont les poètes là-bas, et les meilleurs romanciers ?

Je n'ai pas la prétention d'avoir résolu tous ces problèmes, ni même de les avoir tous étudiés. Mais comme ils ont sans cesse habité mon esprit, il serait étonnant que je n'eusse

pas rencontré, çà et là, pour quelques-uns du moins, un commencement de réponse. J'ai vu beaucoup d'hommes et de toutes conditions : avocats, ingénieurs, fonctionnaires, grands seigneurs, paysans, journalistes. J'ai causé avec chacun des sujets qu'il pouvait le mieux connaître. La plupart se sont expliqués, sur leur pays ou sur le nôtre, avec une franchise à laquelle je ne m'attendais pas ; j'ai trouvé des hommes intelligents et réfléchis, serviables, souvent instruits, qui m'ont laissé, sinon pour tous les Italiens, du moins pour une partie d'entre eux, des sentiments de sympathie qu'en toute franchise je n'avais pas portés chez eux. J'ai pu rencontrer des réticences, mais il y en a de transparentes ; des réserves aussi, mais qui pouvaient passer pour de la fierté, et n'avaient rien d'offensant.

Eh bien ! parmi les choses qui m'ont été dites ou que j'ai cru deviner, parmi celles que j'ai vues, peut-être s'en rencontrera-t-il qui ne seront pas sans quelque intérêt ou quelque nouveauté. Je le désire du moins, et c'est la raison de ces notes. Elles ont été écrites pour

le *Journal des Débats* où, sauf la neuvième et la fin de la douzième, rédigées depuis lors, elles ont toutes paru. J'hésitais d'abord à les éditer. L'accueil qu'on leur a fait m'y détermine. Les voici donc. Je les ai groupées à ma façon, n'en ayant pas d'autre, avec le souci de ne pas désigner les personnes et d'exprimer leurs idées fidèlement. J'espère que les lecteurs français me sauront gré de cette sincérité, et que mes amis d'Italie ne s'en offenseront pas.

## II

*Septembre 1889.*

Venise. — La note moderne. — Les réservistes. — Sensations rapides. — Une idylle.

Ceux qui pleurent sur la disparition du pittoresque peuvent encore venir ici. Ils y trouveront quelque consolation. Car les gondoliers rament toujours sur leurs gondoles d'une élégance funèbre; le palais des Doges, au-dessus de ses deux étages ajourés, déploie ses murs de marbre plein, comme un lourd tapis du Levant en équilibre sur une dentelle; les pigeons tant célébrés de la place Saint-Marc, ni moins nombreux, ni plus farouches qu'autrefois, s'élancent et tourbillonnent en nuée

grise pour une bouchée de pain que leur jette un enfant; le pont des Soupîrs continue à être une chose massive, et les palais princiers, pour être trop souvent loués à la brocante, n'en ont pas moins devant leurs portes des piliers fraîchement peints aux couleurs des vieux maîtres.

Sans doute, il y a plus d'une note toute moderne dans ce paysage romantique. Des bateaux à vapeur traversent d'un bout à l'autre le grand canal, au désespoir des gondoliers, dont l'honorable corporation est tombée de douze cents membres à huit cents; d'autres vont à Mestre et à Chioggia; la nuit, la flamme des becs de gaz tremblote sur les lagunes où nos pères n'avaient vu que des étoiles; à côté du verrier de Murano, homme de tradition, anobli par François I<sup>er</sup> et chanté par les poètes, un innovateur hardi, quelque cadet sans vergogne et sans souci de poésie, a planté son enseigne de fabricants d'yeux humains; vous pourrez vous promener longtemps et regarder les femmes du peuple et les femmes du monde sans découvrir le blond de Venise; en revanche, vous avez chance de rencontrer

un officier de la marine italienne, en uniforme chamarré d'or, qui vient d'accoster au quai des Esclavons, ou quelque bataillon de territoriaux en cours d'appel, précédés d'une musique dont la fanfare s'assourdit rapidement au détour des ruelles. Et, pour le dire en passant, ces territoriaux ont assez bonne mine, dans un costume qui m'a paru seulement un peu léger pour la saison d'automne.

Tout est en toile grise : les guêtres, le pantalon, la veste, jusqu'au chapeau, de forme melon, orné d'une plume de dinde. Il paraît que cet équipement était primitivement destiné à l'armée d'Afrique. Les essais ne furent pas heureux, et la territoriale hérita des cent mille complets gris et des cent mille plumes de dinde qu'elle porte en ce moment.

Mais ce ne sont là que des détails qui disparaissent dans l'impression d'ensemble. Et celle-ci est incomparable. Venise a gardé le charme qui l'a fait aimer à travers les âges. Je ne parle pas de l'attrait de curiosité, vite épuisé, qui pousse, quatre ou cinq jours durant, la foule banale de touristes de San Giorgio Maggiore à la Madonna dell' Orto, mais

bien d'un autre, plus pénétrant et plus intime, qui fait songer : « Comme il ferait bon vivre ici, arrêter sa course et se fixer pour six mois au bord de la Giudecca, parmi les jardins tout petits qu'ombrage un grand figuier, pour y commencer un tableau, pour y finir un livre! »

En vérité, nulle part ailleurs on ne saurait trouver une atmosphère mieux faite pour la pensée. Être enveloppé à la fois de silence et de mouvement, quel rêve de travailleur et de poète qui ne peut se réaliser qu'à Venise! Ici, la vie est partout, débordante et variée; elle est dans les bateaux qui se croisent sur les canaux, dans le fourmille-ment du peuple le long des rues étroites, dans les pigeons qui volent, dans la mer qui monte et descend sur les fondations effritées des maisons : mais tout cela, les barques, les hommes, les oiseaux, la mer, glisse et ne bruit pas. Il n'y a point de foule, faute d'espace; il n'y a point de vagues, faute de vent, et les rames sont muettes comme des ailes. L'esprit se trouve excité et non troublé. Le moindre son de cloche, perdu d'ordinaire dans la rumeur

des grandes villes, prend des proportions d'événement. Quand les heures sonnent à Saint-Marc, l'eau qui les porte légèrement, comme le reste, les amène jusqu'au bout des lagunes vers le voyageur qui rentre. Dans cette paix profonde, dont l'oreille s'étonne, il semble même que les choses revêtent un aspect nouveau, des allures nouvelles. Les voiles, par exemple, qui sont jaunes, rouges, oranges, violettes, avec des lunes blanches, des croix, les trois clous de la Passion, un chiffre, un lion peints, ont une majesté sans pareille. Elles vont royalement vers le large, toutes droites sur les eaux dormantes, un reflet éclatant derrière elles. On dirait qu'elles emportent un des vieux doges de Véronèse, dont la robe de drap d'or traînerait sur la mer. Et ce ne sont que des pêcheurs qui partent ! Oh ! oui, j'ai infiniment goûté le recueillement de cette féerie incessante, et j'ai compris ce bonhomme vénitien qui, faisant route avec moi, par hasard, au retour du théâtre, me disait : « Voyez-vous, monsieur, ce n'est pas ici comme dans les autres villes où l'on entend des cris, des voitures qui roulent, des claquements de fouet ;

non, nous n'avons jamais besoin d'élever le ton, nous autres, nous parlons *mezza voce*, doucement. Venise est toute douce : qui aime le bruit ne s'y plaira pas, mais pour qui cherche la paix, c'est la première ville du monde. »

Beaucoup de peintres ont subi cette séduction de Venise, et se sont établis là pour un an, pour deux, quelques-uns même pour toujours. Ce sont presque tous des étrangers, américains, anglais ou russes. Ils vivent entre eux, et leurs ateliers s'ouvrent difficilement aux profanes. Les Français, plus accueillants, sont en très grande minorité. J'en pourrais citer cependant, et l'un des plus célèbres parmi nos maîtres de la jeune école venait, m'a-t-on dit, quand j'arrivai à Venise, de quitter la ville après un séjour de plusieurs mois, emportant ses cartons pleins. Sans parler de la lumière ni du paysage, ni des musées, ils ont tant de modèles autour d'eux, dans cette population pauvre et belle ! Les femmes de Chioggia sont renommées pour leur beauté grecque. Celles de Venise le sont aussi pour la finesse de leurs traits et la grâce de leurs mouvements. Et

l'on pourrait choisir presque au hasard, parmi ces filles de pêcheurs ou d'artisans qu'on rencontre le matin, tête nue, vêtues de châles trainants et de robes claires, trottant le long de la Merceria, ou arrêtées devant une boutique de *frutti di mare*, et déjeunant de trois petits poulpes cuits, qu'elles croquent en deux bouchées, du bout de leurs dents blanches.

Il me semble aussi que les écrivains devraient trouver un bien curieux champ d'expérience dans le monde cosmopolite de Venise. Que sont venus faire ici les Allemands, les Slaves, les Anglais, les Grecs enrichis dans le commerce du corail, qui ont acheté les palais de l'ancienne noblesse ou les louent par étages? Venise n'est pas une ville de plaisir au sens commun du mot. On peut y passer par caprice, mais non pas y demeurer. A côté des artistes attirés par les raisons que je disais tout à l'heure, il y a là sûrement, dans ce coin qui tient à peine à la terre, et dont l'éloignement leur a plu, beaucoup de réfugiés de la vie. On devine autour de soi, à des signes légers, mais certains, des misères d'argent ou de cœur, des tristesses ou peut-être des bon-

heurs qui se cachent. Le roman est comme répandu dans l'air. On l'y respire. On se demande malgré soi quelles intrigues se nouent ou se dénouent derrière ces murailles de marbre qui ont vu trop de drames pour en avoir tout à fait perdu l'habitude, ou dans ces fêtes sur l'eau, continuelles en été, qui groupent tant de gondoles au même point, et les tiennent si bien serrées bord à bord, parfois des heures entières, que l'année dernière un marinier, vainqueur aux régates, a pu traverser tout le grand canal en sautant de l'une à l'autre. Quelles conversations s'échangent là, par les petites fenêtres aux glaces abaissées? Quelle physionomie peuvent avoir nos costumes, nos idées, nos mœurs d'aujourd'hui dans le cadre bâti pour les patriciens des vieux siècles, dans ces immenses salons en enfilade, décorés de cuir de Cordoue et d'ornements de stuc, parmi les meubles disparates de tous les âges et de tous les pays, depuis l'estrade monumentale élevée au milieu d'une salle de bal, jusqu'aux lampes japonaises et aux tapis du Bon-Marché? En quoi un si étrange milieu influe-t-il sur la comédie qui s'y joue?

Cette atmosphère est si pénétrante que, même au loin, je me sens encore enveloppé par elle, et tenté de raconter une idylle dont je fus témoin à Venise. Je sais bien qu'en le faisant je sortirai de mon programme, mais en ne le faisant pas, je sortirais de la vérité. Je n'ai su trouver à Venise que de la lumière et de la douceur de vivre. Pourquoi parlerais-je d'autre chose ? Si je me suis renseigné sur son commerce et ses manufactures, ce n'est ni en ce moment-là, ni chez elle. Je n'avais l'esprit qu'à sa beauté merveilleuse. La prochaine fois nous traiterons d'autres sujets. Aujourd'hui, nous dirons un conte. J'espère qu'on me pardonnera. Et puis, allez vous-mêmes là-bas, et tâchez d'échapper à la chanson de ces petits frissons de la mer qui viennent, avec une étincelle à leur sommet, se briser le long des vieux marbres !

Une dame anglaise et sa fille vivaient donc, depuis quelques mois, dans un des grands hôtels du quai des Esclavons. La mère, tout le monde l'a rencontrée : elle s'appelle, si vous le voulez, mistress L. P. Q. R. Stewart, sur la liste des étrangers. Elle n'a point de domi-

cile, et, comme l'hirondelle avec laquelle on ne saurait lui trouver d'autre point de ressemblance, elle monte au Nord quand il fait chaud, et descend vers le Sud quand il fait froid. Elle est grande, maigre, ridée, merveilleusement renseignée sur les pensions pas trop chères et néanmoins confortables, habile à choisir sa chambre, sa place à table et celle de sa malle sur les bateaux; les ondes de cheveux qu'elle se plaque au-dessus des sourcils ont la double invraisemblance de l'uniformité blonde et de l'abondance juvénile; ce n'est pas qu'elle prétende faire illusion à personne, mais c'est l'étiquette anglaise qui le veut ainsi; pour la même raison, elle se plaint amèrement du thé qu'on lui fait boire en France, en Autriche, et paraît contente du reste : bonne femme au fond, à qui ne manquent, pour être charitable, qu'un domicile où elle se poserait et le temps d'apercevoir des misères autour d'elle.

Cette fois, sa fille est charmante. Ceux qui donnent vingt ans à miss Maud peuvent se tromper, mais je ne crois pas qu'elle en ait vingt-cinq. Elle est très gracieuse et très blonde,

d'un type calme et de teint blanc comme une Hollandaise. Ses yeux bleus, d'une douceur un peu distraite et voilée, ont l'air de dire : « Que ce serait bon de regarder la même chose une heure de suite ! » N'en concluez pas qu'elle soit triste : son sourire, au contraire, est très jeune. Quand elle descend le soir, au salon de lecture, un rang de perles dans les cheveux, tous les journaux s'abaissent, et les têtes se relèvent. Elle s'en tire délicatement, en causant avec des enfants s'il y en a, avec sa mère, s'il n'y en a pas.

Or, un jour que l'absence de l'illustrissime comte commandeur Sambutella et de ses trois filles avaient fait une trouée à la table d'hôte, en face de miss Maud, un voyageur, arrivé de Rome, peu d'instants auparavant, s'assit à l'une de ces places vides. C'était un jeune Allemand de la Basse-Autriche, mince, myope, la barbe en pointe et très pâle de visage. La longueur de la route l'avait peut-être énervé. Il semblait en proie à une surexcitation qu'il s'efforçait vainement de maîtriser. Ses mains fines tremblaient en levant son verre. Le premier service passé, il refusa tout le reste, et se mit à

considérer les convives rangés autour de la salle. Ses yeux s'arrêtèrent naturellement sur miss Maud. Il était sans doute désolé de ne pas savoir l'anglais lorsque, tout à coup, deux ou trois phrases échangées en français, entre la jeune fille et sa mère, furent une révélation et une occasion pour lui. Il en profita immédiatement. La conversation, d'abord extrêmement banale, sur l'Italie, Rome, les voyages en général, prit rapidement une allure plus personnelle et plus vive, beaucoup moins par le fait des deux Anglaises, réservées, légèrement en garde, que par suite des dispositions d'esprit de l'Allemand, dominé ce soir-là et lancé par ses nerfs.

Vers la fin du diner, miss Maud lui dit en riant :

— Mais enfin, monsieur, vous me dites que vous êtes riche, étudiant pour la forme et presque seul dans le monde ; que vous n'êtes ni musicien, ni peintre, ni archéologue ; que les musées sont pour vous d'un intérêt secondaire, et que vous n'entrez jamais dans une bibliothèque : alors, comme le désœuvrement n'est pas une raison, je me demande pourquoi

vous voyagez, en vérité ? Quel profit pouvez-vous en retirer ? Et quelle douceur y trouvez-vous ?

— Une très grande, mademoiselle. La vie, à elle seule, est une impression qui vaut la peine d'être cherchée, la vie sous toutes ses formes, les anciennes qu'on connaissait, d'autres qui se révèlent. Le simple défilé des hommes que j'effleure m'intéresse à un point que vous ne sauriez croire. J'ai l'intuition rapide de leur humeur et de la passion qui les tient. Des mots saisis à la volée m'indiquent une situation. Il y a dans une foule de quoi rêver des jours entiers. Je sais que tout cela s'efface vite. Pourtant, certaines de ces rencontres d'inconnus me laissent un souvenir très doux, un peu triste, et que j'emporte comme d'autres une note ou un croquis de carnet. Oh ! c'est un charme très court, mais dont la mélancolie dure ensuite. Il s'est trouvé sur mon passage des hommes, des femmes, que le hasard a rapprochés de moi pour une heure, pour moins peut-être, et en qui j'ai deviné des sympathies qui naîtraient volontiers, des âmes voisines de la mienne. Le monde s'est peuplé derrière moi

d'amis entrevus et perdus. Je vous citerais les heures où ces bonnes fortunes me sont advenues, le point précis où ces apparitions, ces yeux pleins de pensée ou de sourire se sont évanouis au détour d'une rue. Je leur ai envoyé un salut qu'ils n'ont pas compris. Les quitter m'a donné l'émotion d'un adieu. Ils continueront de m'ignorer, je ne les reverrai plus, et cependant, mademoiselle, je voyagerais bien pour le seul plaisir d'ajouter une unité à la collection de figures séduisantes dont mon cœur s'est chargé en courant.

Il s'arrêta de parler, saisi d'un frisson plus violent ; son regard fixa miss Maud avec une expression d'angoisse, et, se renversant sur le dossier de la chaise, il dit à demi-voix :

— Je me sens mal, miss Maud, très mal...

Le pauvre garçon paraissait, en effet, à demi défailli. Le facchino de l'hôtel, au milieu des chuchotements des convives, un instant troublés dans leur dessert, l'emporta comme un enfant.

Un quart d'heure après, mistress Stewart, très émue de l'incident, se trouvait dans le vestibule, et piquait son épingle de chapeau

avant d'aller, selon sa coutume, faire le tour de la place Saint-Marc, lorsque l'hôtelier s'approcha d'elle, visiblement embarrassé.

— Madame, dit-il, ce jeune homme qui vient d'arriver est pris de délire, je suppose... Il vous appelle, et demande en grâce que vous montiez près de lui.

Le premier mouvement de stupeur passa vite. Mistress Stewart fit signe à sa fille de rentrer au salon, et monta.

Quand le malade l'aperçut, il se redressa à moitié dans son lit.

— Je vous en conjure, madame, dit-il, ne me laissez pas entre les mains de ces gens d'hôtel... Vous avez l'air très bonne, et c'est pour cela que je m'adresse à vous... Je ne sais pas ce que j'ai, mais je me sens très mal, je peux mourir... Par pitié, ne m'abandonnez pas, soignez-moi, occupez-vous de moi... C'est si affreux, loin de son pays, loin de tout... Vous paraissez si bonne, madame...

Mistress Stewart veilla donc. Elle se constitua garde-malade avec un dévouement très touchant. On ne la rencontrait plus qu'à de rares intervalles, dans les escaliers de l'hôtel, très

affairée, son chapeau à plumes vertes posé de travers, courant chez le médecin pour demander un supplément d'ordonnance, ou chez le pharmacien pour presser l'envoi d'un remède. La promenade était abandonnée. Le soin de cet étranger qui avait deviné son bon cœur, qui l'avait appelée et attendrie, l'occupait seul. D'ailleurs, le cas était exceptionnellement grave. Le malade délirait presque continuellement, puis venaient des périodes d'abattement que rompait bientôt la montée de la fièvre. Au bout de trois jours, il sembla désespéré.

Miss Maud entrait quelquefois dans la chambre pour prendre des nouvelles ou pour chercher sa mère et l'emmener, presque de force, pendant un quart d'heure, sur les quais voisins : si loin de l'Angleterre et si près de la mort, la pudeur britannique se taisait devant la pitié.

Le quatrième jour, de très grand matin, la jeune fille, appelée par sa mère, était venue et veillait, retirée près de la fenêtre, tandis que mistress Stewart, assise à côté d'elle, dormait, épuisée de fatigue, dans un fauteuil.

Vers l'aube, le malade s'éveilla, aperçut miss Maud, et lui demanda, de cette voix blanche des êtres qui s'en vont, et que la souffrance diminue jusqu'à les faire redevenir enfants :

— Écrivez-lui, voulez-vous... Dites-lui qu'elle vienne tout de suite, tout de suite...

Miss Maud se leva silencieusement, pour ne pas contrarier ce désir du malade, le dernier peut-être qu'il aurait. Elle s'approcha de la table du milieu, écrivit rapidement quelques lignes, plia la lettre, et la mit sous enveloppe. Alors, un peu timidement, elle dit :

— Quel nom faut-il mettre sur l'adresse? A qui demandez-vous de venir?

Il la regarda avec l'expression égarée de ceux qui rêvent, et prononça un nom de femme qui n'était ni celui de sa mère ni celui de sa sœur.

Miss Maud rougit. Un soupçon l'avait saisie. D'un mouvement d'indignation, elle jeta le porte-plume sur le bec de l'encrier, et elle allait s'écarter de la table, quand elle vit que le malade s'était retourné, confiant en elle, assuré de l'exécution de ce désir suprême, peut-être dicté par le délire.

Elle reprit la plume, et, d'une main nerveuse, écrivit l'adresse. Puis elle sortit sans bruit, emportant la lettre.

Les beaux yeux de miss Maud étaient pleins de larmes...

Deux jours plus tard, les deux Anglaises quittaient Venise. Le docteur venait de déclarer que son client s'en tirerait. Le rôle de mistress Stewart était fini. Elle continuait sa vie errante.

Le malade se remit, en effet, très promptement. Nous le vîmes descendre bientôt, et se promener, encore très faible, sur les quais voisins. Ce qui m'étonna seulement, ce fut sa persistance à choisir les mêmes heures et le même but de promenade. Chaque matin, il traversait le pont de la Paille, longeait la mer, et, au delà de la Piazzetta, s'asseyait sur le même banc de marbre, près du jardin royal. L'arrivée des paquebots qui viennent jeter l'ancre à la pointe *della Salute* l'intéressait particulièrement. Il en suivait les moindres détails avec une jumelle marine, étudiait les groupes de voyageurs dans le trajet du navire à la terre, puis, le dernier passager débarqué,

rentrait à l'hôtel, en proie à une mélancolie qui paraissait grandir à chaque fois, tandis que, d'ordinaire, la poussée des forces renaissantes donne aux convalescents la sensation joyeuse et profonde de la vie.

Un samedi, il se tenait à son poste habituel d'observation, et considérait un vapeur du Lloyd, autour duquel la mer était noire de barques, lorsque, tout à coup, il se leva et rentra en toute hâte vers l'hôtel. Quand il arriva au quai des Esclavons, deux femmes venaient d'y aborder.

C'étaient mistress Stewart et sa fille, qui n'avaient fait, paraît-il, qu'une excursion hors de Venise.

Il s'avança vers elles, beaucoup plus ému que la simple reconnaissance ne l'exigeait. Mistress Stewart l'accueillit avec de grands éclats de voix. Elle le revoyait debout, elle s'attribuait, à juste titre, une part dans la guérison, et jouissait pleinement des effusions de remerciements auxquelles se livrait le jeune homme. Quant à miss Maud, enveloppée dans son cache-poussière piqué d'une rose, charmante de jeunesse et de mélancolie dédai-

gneuse, elle répondit d'une simple inclination de tête au bonjour qu'il lui adressait. Ses yeux cherchèrent, aux fenêtres de l'hôtel, une silhouette qu'elle avait peur d'y voir. Et comme il l'accompagnait sans plus trouver un mot, elle lui dit à demi-voix, près de la porte, tandis que sa mère passait devant :

— Elle est venue, sans doute ?

Ce fut au tour du jeune homme de rougir. Tout le sang de ses veines lui monta au visage.

— Non, mademoiselle, répondit-il, elle n'est pas venue... heureusement...

Ce qui se passa ensuite, je l'ignore.

Tout ce que sais, c'est que, bien peu de jours après, je revenais du Lido avec mon gondolier Bartolomeo. Il faisait un de ces temps de printemps qui s'égarerent souvent dans l'automne, tiède, d'une douceur mortelle. Le soleil était voilé d'une brume qu'on sentait prête à céder.

Je regardais derrière moi les jaunes infiniment nuancés de la lagune sous cette averse d'or, et la bande violette du Lido bordant l'horizon. Je pensais aux champs d'avoine de

mon pays, quand il y a des nielles au bout des sillons. Bartolomeo, qui ramait lestement, souleva son bonnet de laine. Je me détournai : à quelques mètres, filant vers la haute mer, une gondole croisait la mienne. Sur les coussins du fond, je reconnus miss Maud et le jeune Allemand. Ils se donnaient la main, et ne contemplaient point le paysage. Sur un des sièges de côté mistress Stewart se tenait, rigide, les yeux dans le vague.

### III

De Venise à Trieste la nuit. — Trieste et ses deux rivales. —  
La mêlée des races. — Pour une photographie. — La dernière  
conquête des Slaves.

La plupart des voyageurs français qui passent à Venise ne vont pas à Trieste, et ceux qui s'y rendent n'y vont pas par mer.

Les uns et les autres me semblent avoir tort.

D'abord, Trieste est une sorte de complément de Venise, sa rivale dans le passé et dans le présent, la ville d'en face, très différente d'aspect, mais embellie du même rayon d'Orient qui éclaire tout ce fond de l'Adriatique, proche voisine, en outre, des montagnes du

Karts, de Miramar, des grottes d'Adelsberg, des ruines de Pola. Ne serait-ce que pour avoir le plaisir de mieux aimer Venise, il est bon de connaître l'autre. Et l'excursion est si facile ! Elle demande si peu de temps ! Sort-on même d'Italie pour la faire ? Certaines gens vous diront que non, et que Trieste fait partie de l'*Italia irredenta*, de l'Italie captive et soupirante.

Quant au mode de locomotion, j'avoue que j'ai un faible pour les navigations le long des côtes, lors même qu'elles ont lieu, comme ici, la nuit. C'est une question de tempérament. Le mien me conduisait aux bureaux du Lloyd, et j'y prenais mon billet pour le soir.

Voici maintenant la nuit venue. Dès dix heures et demie, la plupart des passagers sont montés à bord du vapeur, ancré à la pointe *della Salute*, au delà de l'entrée du grand canal. L'immense ville dort autour de nous dans l'ombre où s'enfoncent les lignes de réverbères, comme des fusées lointaines qui dureraient. Du bateau à la Piazzetta, l'eau est rayée de lames d'or, très nettes, par le reflet des bees de gaz. Les rares gondoles qui passent

encore, n'apparaissent que par fragments, dans ces bandes de lumière. Au delà, le groupe de palais et de places qui enveloppent Saint-Marc se détache, vivement éclairé, sur le bleu profond du ciel. Tout le reste est sombre. Il n'y a d'autre bruit que celui de la chaîne qui roule sur le pont du navire, et un petit clapotement d'eau très léger, — le murmure des feuilles d'ici, — un peu partout, le long des quais, aux pointes des îles.

Onze heures sonnent : un coup de sifflet qui réveille les courlis jusqu'à Murano, et les roues se mettent à battre lentement la mer. Nous inclinons à droite, par la route que prennent les pêcheurs pour gagner le large. Venise nous apparaît par le travers, toute scintillante de feux. C'est un dessin fantastique, un assemblage de lignes droites et courbes, de nœuds, de couronnes autour des îlots détachés, de perles égrenées çà et là, dont rêverait un joaillier. Il se resserre et se réduit à mesure que nous nous éloignons. Bientôt, une pointe de terre basse nous le cache. Mais il reste une lueur rose, comme une aurore, au-dessus des côtes vaseuses, une aurore qui persiste plus

d'une heure, et que j'aperçois encore quand nous sommes déjà en pleine Adriatique. Un peu de brume s'est élevée. De grandes barques aux ailes pointues glissent à la proue, à la poupe, sans un feu à bord. J'ai beau fouiller l'horizon, je n'aperçois pas un phare. La boussole indique seule la route. Et je songe avec attendrissement, pour la première fois de ma vie, à l'administration des ponts et chaussées de notre France.

Au petit jour, nous sommes à Trieste.

C'est une très belle ville, dans une situation admirable. Pressée d'abord le long de ses quais, en larges masses blanches, très moderne et comme neuve, avec ses hautes maisons peintes, ses rues pavées de dalles, ses quartiers commerçants d'une opulence et d'une propreté rares, elle s'étage ensuite sur les premières assises des montagnes qui ferment la mer, espaçant ses habitations dans la verdure des vignes et des oliviers, jusqu'à cette région dénudée et pierreuse où le froid saisirait l'Italien frileux. Beaucoup de ports d'Orient sont bâtis de la sorte, en amphithéâtre, autour d'une anse bleue.

Celui-ci est, d'ailleurs, très levantin de mœurs et de couleur. Toutes les Échelles du Levant y sont représentées. La poupe des tartanes y porte des noms qui ont un miroitement de soleil et de sequins : Constantinople, Salonique, Smyrne, Corfou, Scutari, Syra. Des patrons de barques se promènent sur les jetées, portant la veste bleue et les longues moustaches des brigands barbaresques. Beaucoup d'inscriptions sont en grec ou en turc, au-dessus des cabarets et des boutiques de voiliers. Il y a près des fontaines des auges de pierre, pour abreuver les bœufs qui, le plus souvent, remplacent ici les chevaux. On les rencontre partout, ces petits bœufs jaunes, attelés entre des brancards, quelquefois deux ensemble et conduits en tandem, trainant des chariots étroits. Ils sont une des curiosités du port. Vers midi, on peut les voir, autour d'un square, près de la gare, dételés et couchés à côté de leurs chariots, comme des bêtes de caravane, le mufle tendu vers l'ombre des rues, endormis pêle-mêle avec leurs conducteurs.

Avec cela, beaucoup d'animation. A chaque

instant, de grands vapeurs entrent ou sortent. Trieste est le port d'attache de la flotte du Lloyd. Mais, de plus, les navires de la Société Rubattino, de la Compagnie péninsulaire, de la Poulia, de la ligne Cunard et de l'Ancorline, ceux de plusieurs Compagnies de navigation allemandes y font escale. On a l'impression d'un commerce considérable qui se fait là avec le monde entier, et la première pensée qui vous saisit, quand on arrive de Venise, c'est que la belle et pauvre ville de Saint-Marc est à jamais déçue, vaincue par Trieste, condamnée à mourir dans la splendeur de son décor d'opéra, prisonnière de ses lagunes que la mer comble lentement.

Renseignements pris, il n'en est rien. Avec son air de nonchalance, l'immense développement de ses eaux, où les navires paraissent toujours rares, Venise est encore une commerçante active. On a pu la croire perdue un moment, mais elle s'est relevée. Elle grandit tous les jours. Tombée à moins de cent mille habitants sous la domination autrichienne, elle en possède aujourd'hui cent cinquante mille. Quelques industries nouvelles paraissent devoir

s'y acclimater. A côté de ses verreries autrefois célèbres, encore occupées, de sa fabrication de dentelles dont l'Exposition dernière attestait l'essor et l'éclat renaissant, deux grandes usines de date récente, l'une de coton, l'autre de wagons, emploient de nombreux ouvriers. Ils viennent, amenés par un courant d'émigration constant, de la Lombardie surtout, et, mêlés à ses marins, à ses gondoliers, à ses marchands de fruits et de poissons, lui font une population ouvrière considérable. On assure que, de ce chef seulement, elle a gagné, l'année dernière, de quatre à cinq mille âmes.

Trieste, au contraire, un instant très puissante, verrait en ce moment sa fortune décroître. Ces alternatives de grandeur et de décadence sont dans la destinée des villes. Les villes, comme les dynasties, se passent le sceptre l'une à l'autre. Les raisons de leur chute ne sont pas toujours claires. Mais sait-on l'une des principales, pour Trieste? L'indifférence de l'Autriche. Cela semble invraisemblable. Il serait si simple, quand on a si peu de fenêtres sur la mer, de les ouvrir toutes grandes. Eh bien! non. Examinez une carte

des chemins de fer autrichiens; vous y verrez que, tandis que Venise est reliée à la France, à la Suisse, à l'Allemagne, par un réseau de lignes ferrées très nombreuses, Trieste ne se trouve en communication directe avec aucune grande ville. Les tracés, évidemment, n'ont pas été faits pour elle. Ils comportent trop d'angles, trop de courbes, trop de détours. Même en tenant compte des difficultés d'un terrain qui n'est qu'un massif de montagnes, le défaut saute aux yeux. Pour atteindre Vienne, il faut suivre une route en lacets qui double à peu près la distance. De même, pour joindre Munich. Il y a bien un projet qui rattache le grand port autrichien à Salzbourg, en ligne presque droite. Mais il est si vieux qu'on commence à n'y plus croire. Le commerce de Trieste en pâtit, Venise en profite et Fiume aussi, très protégée par le gouvernement hongrois, un peu moins enfoncée que ses deux rivales dans l'Adriatique, et qui pourrait bien être un jour la plus heureuse des trois.

Voilà, du moins, ce que l'on m'a raconté.

La cause, je ne dirai pas de cette défaveur, de cette insouciance de l'Autriche, se rattache-

rait aux questions de races qui agitent toute la monarchie. Jamais les relations n'ont été bien cordiales entre les hauts fonctionnaires allemands et cette petite province où domine l'élément latin. Car la population de Trieste est en grande majorité italienne. On y compte, sur cent cinquante mille habitants, environ quatre-vingt mille Italiens d'origine, sujets de François-Joseph; quinze mille Italiens établis, sujets du roi Humbert; cinq ou six mille Allemands : le reste est slave.

Naturellement, ces trois éléments se font la guerre, et une guerre acharnée.

Les Italiens ont une influence prépondérante. Ils forment, avec quelques Allemands, l'aristocratie commerciale et intellectuelle, ou, pour me servir d'un mot qui avait cours en France du temps de Napoléon I<sup>er</sup>, les états supérieurs de la société triestine. Leur langue est la langue officielle. Par la force du nombre, ils sont maîtres de la municipalité, position d'autant plus importante que le Conseil municipal de Trieste sert en même temps de Diète pour le territoire et pour la ville. La ville nomme quarante-huit députés qu'elle

choisit toujours de race italienne, les uns, fauteurs d'une opposition très vive, les progressistes; les autres, les conservateurs, plus dévoués à l'Autriche. Le territoire en nomme six. D'habitude, c'était la part réservée aux Slaves. Mais, aux dernières élections, les Italiens ont réussi à faire passer deux candidats dans les circonscriptions rurales, en sorte qu'aujourd'hui, sur une assemblée de cinquante-quatre membres, ils comptent cinquante des leurs, contre quatre Slaves, et pas un Allemand. Une conséquence naturelle d'un pareil état de choses, c'est qu'ils ont la haute main sur les écoles primaires. Ils y placent des instituteurs de leur choix, et je n'ai pas besoin de dire qu'ils ne vont pas les chercher parmi leurs rivaux. De ce côté encore, ils sont tout-puissants, et, bien que le gouvernement autrichien se réserve l'inspection des écoles, le visa des livres, le contrôle des études, l'esprit italien n'en domine pas moins dans l'éducation donnée à la jeunesse triestine.

L'Empire a, jusqu'à présent, respecté cette grande liberté communale.

Ses représentants naturels, les Allemands,

malheureux dans les élections, occupent, en revanche, une partie des fonctions publiques. L'autorité officielle dont ils disposent compense la faiblesse de leur effectif. Ils en usent assez rudement contre les journalistes convaincus d'irrédentisme ou les Sociétés de gymnastique dont le but ne leur paraît pas suffisamment établi. Entre deux races qui leur sont toutes deux hostiles, et qui se jalouent mutuellement, leur position est la plus difficile du monde : s'ils sévissent contre l'une, elle crie ; s'ils lui font une avance, c'est l'autre qui proteste, et, finalement, personne ne désarme.

On n'a pas idée, en France, de cette antipathie de races, qui se manifeste jusque dans les menus faits de la vie quotidienne. Ainsi, j'avais remarqué, à l'étalage d'une boutique, une photographie de paysanne de l'Istrie, en costume de fête. J'entre, et je demande à l'acheter. Le marchand était Allemand. Il me montre d'abord des photographies d'Allemandes et d'Italiennes : « Non, lui dis-je, pas celles-là, une Slave avec un châle à fleurs croisé sur la poitrine, la chemise ouverte au-dessous du poignet, une ceinture de ruban

et un grand bonnet blanc qui retombe... » Au mot de Slave, il avait froncé le sourcil. « Vous aimez donc les Slaves, monsieur? me dit-il. Vous ne les connaissez pas. Jolie race, en vérité! Je vais vous les faire voir, les Slaves! » Et il alla chercher, dans un coin, une collection des types les plus affreux qu'il avait pu photographier : des têtes à double et triple nez, des mâchoires monstrueuses, des décrépitudes invraisemblables, des trognes immondes. « Voilà les Slaves, ajouta-t-il triomphalement : les trouvez-vous jolis? »

Jusqu'à ces dernières années, cependant, les Slaves portaient peu ombrage à leurs rivaux. Ils ne passaient pas inaperçus, mais on affectait de les mépriser. C'étaient de si pauvres hères! des manœuvres, des chaudronniers, des cabaretiers, des revendeurs, des gens de rien. Et depuis si longtemps Trieste est habituée à leur lente et silencieuse émigration vers les bords de l'Adriatique! Ils arrivent des provinces voisines, de la Carniole, de la Slavonie, des Confins militaires, poussés par la misère, attirés par le bleu, par l'appât d'un pays plus riche et plus chaud, ou plutôt en-

trainés par cet instinct qui suscite et dirige les mouvements inconscients des races, comme il fait grandir dans la mer le dépôt lent des coraux. C'est un ouvrier avec toute sa fortune au bout d'un bâton, une famille de cultivateurs dans un mauvais chariot que tire un âne. Le premier entre en ville, et se perd dans la foule. Les paysans s'arrêtent sur quelque pente des montagnes; ils y trouvent une ferme, une closerie, une cabane où s'établir: au besoin, ils s'en construisent une. D'autres surviennent qui font de même. Et la marée grandit. La langue slave se propage. Aujourd'hui, c'est l'idiome dominant dans toutes les campagnes autour de Trieste.

Puis, un phénomène nécessaire se produit : quand un nombre considérable de petites gens sont groupés en un même point, fatalement quelques-uns montent sur les épaules des autres, et s'élèvent. Il se forme une aristocratie, des chefs, et la masse, jusqu'alors confuse, s'organise. On l'a bien vu à Trieste. A la longue, et grâce, en partie, au clergé catholique qui s'est dévoué à instruire gratuitement une élite de jeunes gens de cette race dédai-

gnée, quelques individus sont sortis des rangs inférieurs où ils étaient nés. Ils ont pris place dans la bourgeoisie, en devenant avocats ou médecins, tout comme des Italiens ou des Allemands. Dès lors, la nation a trouvé des chefs et des voix pour se faire entendre, elle a pris confiance, elle a eu ses représentants dans les assemblées. Deux journaux se sont fondés pour défendre ses intérêts régionaux, le *Nasa Slava* et l'*Edinost*. Elle a conquis une importance politique, encore très combattue, mais qui semble destinée à grandir dans les cercles voisins, et à Trieste même.

Des incidents tout récents viennent de ranimer la question et de jeter un jour assez vif sur les progrès de la race slave dans les contrées riveraines de l'Adriatique. A la dernière tenue de la Diète d'Istrie, le représentant du gouvernement, après avoir salué les députés en langue italienne, comme d'habitude, a, pour la première fois, répété en langue slave ses souhaits de bienvenue. Le même fait s'est reproduit à la Diète de Goritz. Ça été un scandale. Pendant huit jours, les journaux, surtout les italiens, en ont parlé sur tous les tons de

l'ironie ou de la colère, et l'on a vu reparaître les clichés habituels sur « la guerre à la langue italienne », « les vexations autrichiennes », et « les procédés de notre chère alliée ».

En résumé, Trieste appartient donc à trois races : les Italiens, qui sont maîtres de la municipalité ; les Allemands, qui sont maîtres du gouvernement ; les Slaves, qui ne sont plus un élément négligeable, et qu'on commence à craindre, en continuant de les détester.

C'est là un premier point qu'il ne faut pas oublier lorsqu'on parle de l'irrédentisme, dont je dirai tout simplement ce qu'on m'a dit.